



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

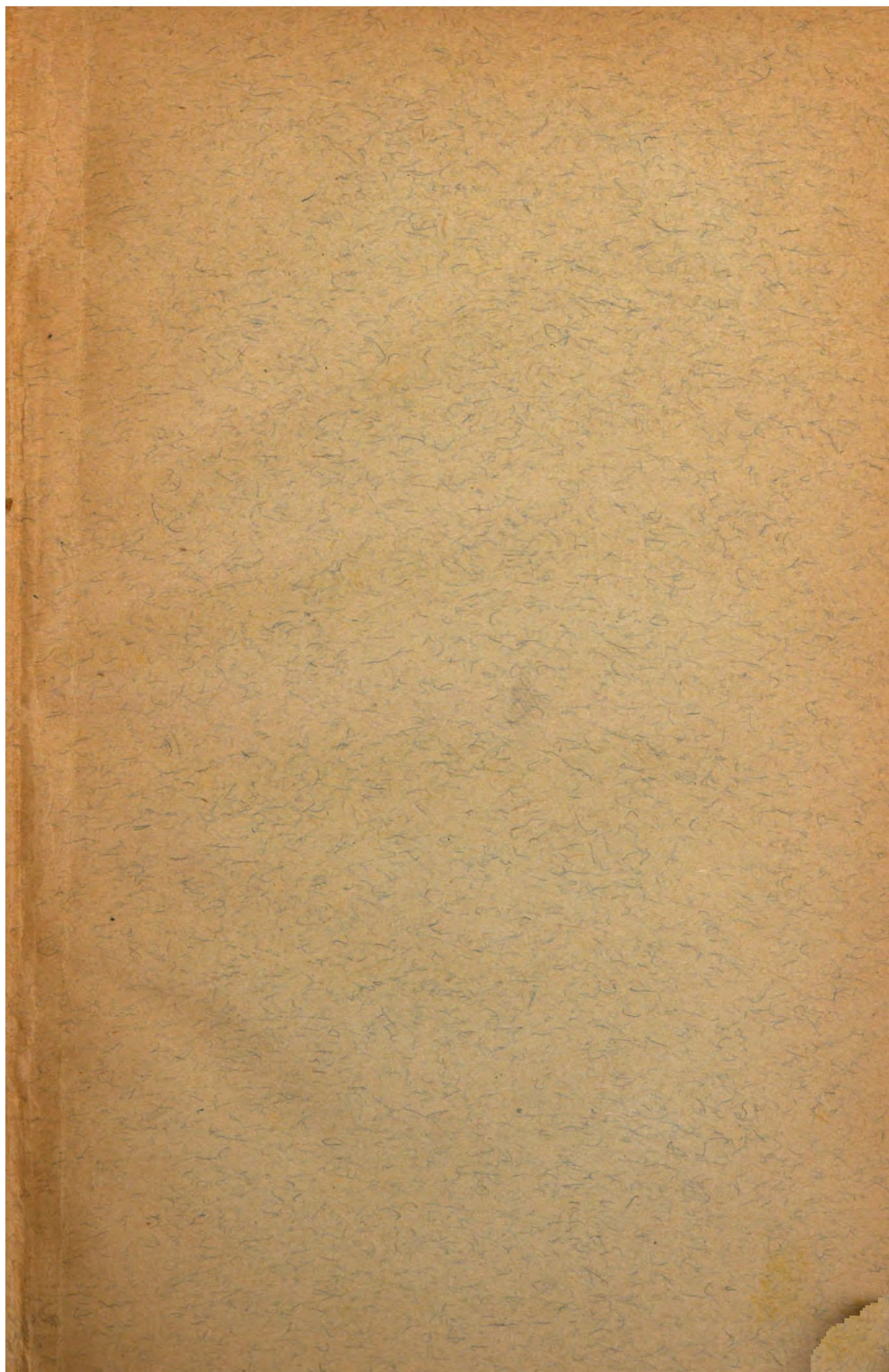
SEDAINE

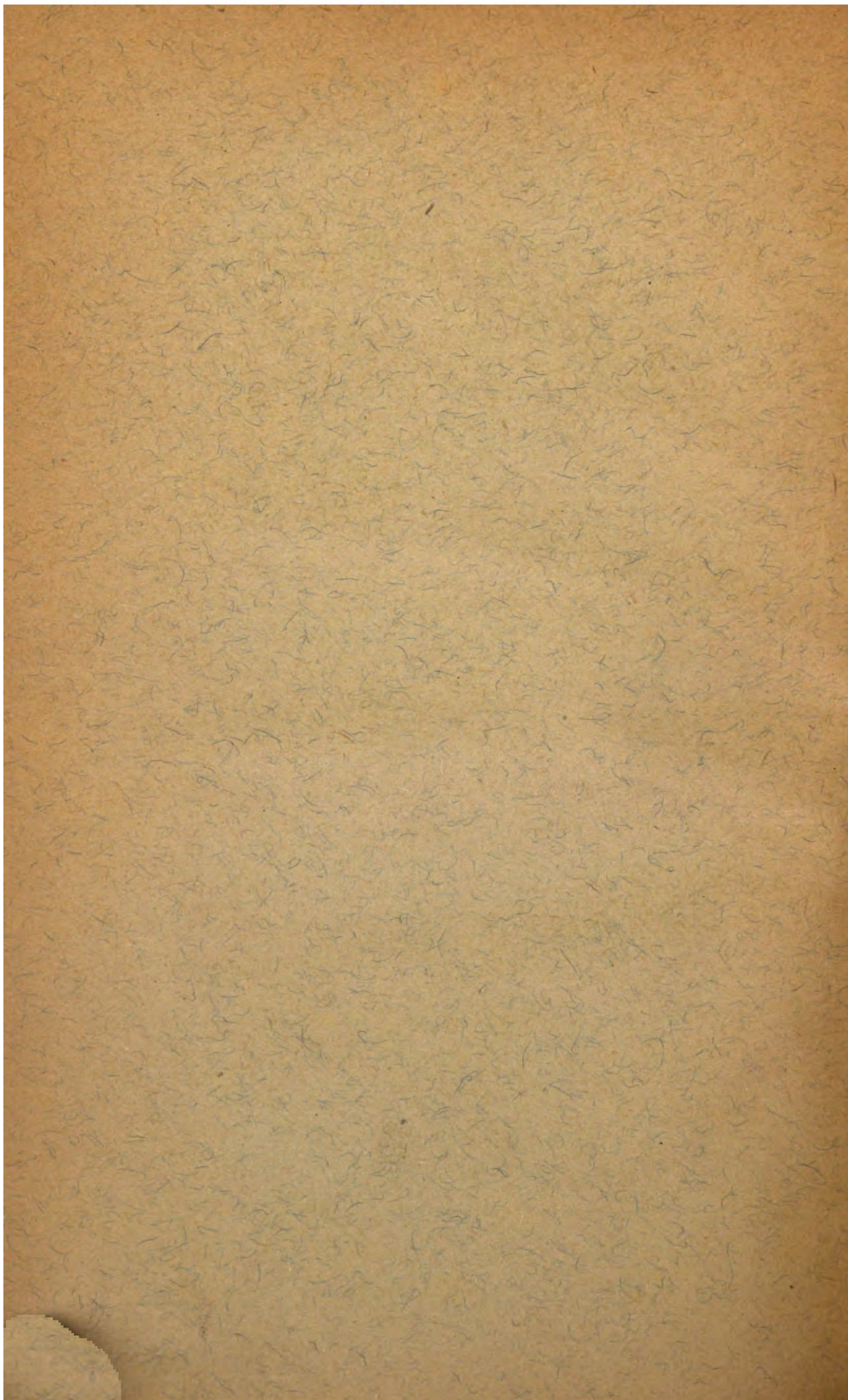
—

LE ROI ET LE
FERMIER



Vet. Fr. II B. 388'





LE ROI
ET
LE FERMIER.
COMEDIE
EN TROIS ACTES.

Mêlée de morceaux de Musique.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens ordinaires du Roi, le Lundi
22 Novembre 1762.*

Par M. S E D A I N E.

*La Musique de M. de M * * **

Le prix est de 24 sols.

Les Airs détachés 36 sols : ils se vendent séparément.

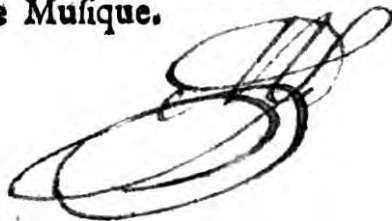


A P A R I S ,
Chez CLAUDE HERISSANT , Imprimeur-Libraire ,
rue Neuve Notre-Dame , à la Croix d'or.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

*La Partition générale se trouvera chez le même Libraire
& chez les Marchands de Musique.*





AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

L'Auteur d'une Pièce croit qu'on a les yeux sur lui comme il les a sur lui-même, voilà l'origine de la plupart des Avertissemens : le Public ne les lit pas : on s'en moque, cependant ils préparent l'Histoire d'une Pièce, & les Almanachs s'en enrichissent : n'y verrois-je que cela, j'en mettrois un à la tête de celle-ci.

Jamais bon ou mauvais Ouvrage n'a eu tant de peine que celui-ci à paroître au Théâtre : il avoit en lui-même sa première difficulté ; il falloit que je trouvasse un grand Artiste, un Musicien habile, qui voulût bien avoir un peu de confiance en moi : enfin un ami qui voulût bien risquer un genre nouveau en musique ; & quelques rares que soient les Poëtes en ce nouveau genre, les Musiciens le sont encore plus.

Cette Pièce est tirée du Théâtre Anglois, ou plutôt d'une ancienne Histoire qui n'a guères pour elle que la tradition. Charle-quin ou Henri IV. (dit la Tradition) s'égara la nuit dans une forêt, au retour d'une chasse : il entra chez un Bucheron ; & là il vit peut-être pour la première fois ce qu'est un homme vis-à-vis d'un autre homme dépouillé par son ignorance du profond respect qu'il doit avoir pour son Roi.

Jamais Scène au Théâtre n'a ouvert à tout Poëte une plus vaste carrière, un moyen plus simple pour faire entendre des vérités utiles sans

AVERTISSEMENT.

manquer à la vénération profonde dont il doit être pénétré.

Entraîné par la Scène & par le lieu où elle se passe , & par l'Original Anglois qui m'a beaucoup servi ; j'avois fait dire à mon Fermier des vérités de toutes les Cours, & de tous les temps : mais quelques personnes animées de ce zèle que j'aurois eu peut-être moi-même à leur place , ont crû voir des duretés , ils ont fait changer cette Scène , & elle est représentée telle qu'elle a été changée.

Cependant comme j'ai sujet de craindre que quelques personnes indiscrettes ou mal intentionnées ne prennent de là occasion de m'accuser d'avoir voulu mettre sur le Théâtre des propos téméraires , propos qui me rendroient coupable à mes propres yeux dès l'instant qu'ils le paroistroient , je désire que cette Scène soit sous les yeux du Public telle que je l'avois faite , j'espere qu'on n'y verra que ce qu'un Fermier Anglois irrité contre un Courtisan injuste auroit pu dire en pareille circonstance : je me fiais à l'illusion du Théâtre , à l'intérêt de la Scène. Que de Vers & que de maximes seroient des horreurs , si on les détachoit du cadre pour lequel ils sont faits !

J'ai , suivant ma coutume , fait mettre dans l'Impression le jeu des Acteurs. Les Acteurs de Province sont loin de tout conseil , & peuvent en avoir besoin.

PERSONNAGES.	Noms des Auteurs.
LE ROI.	<i>M. Clairval.</i>
LUREWEL.	<i>M. Le Jeune.</i>
UN COURTISAN.	<i>M. St Aubert.</i>
RICHARD , Fermier , Ins- pecteur des Gardes-chasse , & Amant de Jenny.	<i>M. Caillot.</i>
LA MERE de Richard.	<i>Mlle Deschamps.</i>
BETSY , sœur de Richard.	<i>Mlle Collet.</i>
JENNY , nièce de la Mere , & Amoureuse de Richard.	<i>Mlle La Ruelle.</i>
RUSTAUT. } CHARLOT. } MIRAUT. }	<i>Gardes- Chasse.</i>
	{ <i>M. La Ruelle.</i> <i>M. Desbrosses.</i> <i>M. De Hesse.</i>

La Scène est en Angleterre.

*Les premier & second Actes sont dans une Forêt;
& le troisieme est dans la Maison du Fermier.*

A P P R O B A T I O N .

J'*Ai lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier,
Le Roi & le Fermier ; Comédie ; & je crois
qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ,
ce 19 Novembre 1762. MARIN.*

THEATRE.

COMEDIE ITALIENNE.

De M. SEDAINÉ.

Le Roi & le Fermier, Comédie en trois Actes, représenté en Novembre 1762. 1 liv. 4 s.

Les Airs gravés. 1 liv. 16 s.

La Partition générale.

Le Jardinier & son Seigneur, Opera-Comique en un Acte, avec les Airs gravés & le Vaudeville 1 liv. 4 s.

L'Huitre & les Plaideurs, ou *le Tribunal de la Chicane*, Opera-Comique en un Acte, mêlé de morceaux de Musique & de Vaudevilles. La Musique des Ariettes & du Vaudeville s'y trouve gravée. 18 sols.

Les Ariettes gravées 12 s.

On ne s'avise jamais de tout, Opera-Comique, avec Ariettes gravées & Vaudeville 1 liv. 4 sols.

De M. ANSEAUME.

Mazet, Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, 1 liv. 4 s.

L'Isle des Foux, Comédie en deux Actes, mêlé d'Ariettes, 1 liv. 4 s.

De M. QUÉTANT.

Le Maréchal ferrant, avec les Airs gravés. 1 l. 4 s.

De M. DELAUTEL.

Le Forgeron, Opera bouffon, Parodie du Maréchal. 1 l. 4 s.

Finfin & Lirette. 15 sols.

De M. TACONET.

Le Bouquet de Louison, ou *la Sérénade de Village*. 1 liv. 4 sols.

Le Juge d'Anieres. 15 sols.

L'impromptu du jour de l'An. 15 sols.

Par l'Auteur ambulant.

Mémoire d'un Frivolite, en deux parties. 1 l. 4 s.

Le Chanonnier Français, ou Recueil de Chansons, Vaudevilles & autres Couplets choisis, avec les Airs notés à la fin de chaque Recueil, (in-12.)



LE ROI
ET
LE FERMIER.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une Forêt ; des arbres
plantés çà & là sur le Théâtre,
& sans ordre.*

RICHARD.

ARIETTE:

JE ne sçais à quoi me résoudre,
Je ne sçais où porter mes pas ;
Ce malheur est un coup de foudre
Pour moi pire que le repas ;

A

LE ROI

Par-tout où je fixe ma vue,
En proie au chagrin qui me tue,
Je sens que mon ame éperdue
Veut choisir, & ne le peut pas.

Je ne sçais à quoi me résoudre,
Je ne sçais où porter mes pas;
Ce malheur est un coup de foudre
Pour moi pire que le trépas.

Si j'allois . . . non . . . doute cruel !
Quoi douter ? . . . Je n'ai plus de doute,
Je sens trop ce qu'il m'en coûte.
Oui, je veux à l'instant . . . O ciel !

Je ne sçais à quoi me résoudre,
Je ne sçais où porter mes pas;
Ce malheur est un coup de foudre
Pour moi pire que le trépas.

(Pendant la fin de cette Ariette , trois Gardes-chasse arrivent ; ils portent des fusils pour le Bois, à deux coups ; ils sont en habit uniforme , à l'exception de Richard qui a quelque chose de distingué.)

SCÈNE II.

RICHARD & les trois Gardes.

RICHARD brusquement.

Quelle heure est-il ?

RUSTAUT.

Il est six heures.

RICHARD.

Le Roi est-il encore à la chasse ?

MIRAUT.

Je n'en sçai rien.

RICHARD.

Ce n'est pas à toi à qui je parle, c'est à lui ;
pourquoi réponds-tu pour lui ?

MIRAUT.

Hé ! mais je n'ai pas.....

RICHARD.

Tais-toi , qu'on ne me mette , qu'on ne me
mette morbleu pas en colère , je n'y suis déjà que
trop disposé.

RUSTAUT.

Parbleu , tu es bien brusque aujourd'hui.

RICHARD.

J'en ai sujet ; laisse-moi en repos. Toi , as-tu vû
le Roi ?

RUSTAUT.

Non.

RICHARD.

Et toi ?

L E R O I

CHARLOT.

Non.

RICHARD.

Et toi, Miraut ?

MIRAUT.

Oui ; il est du côté de la montagne, sur le grand chemin de Londres.

RICHARD.

Comment est-il mis ?

MIRAUT.

Je n'y ai pas pris garde.

RICHARD.

Du vivant de mon père, chassoit-il souvent de ces côtés-ci ?

RUSTAUT.

Oui, quelquefois.

RICHARD.

Je voudrais bien le voir.

RUSTAUT.

C'est vrai, tu ne l'a pas encore vu ?

RICHARD.

Il chasse bien tard ; le vent s'élève du côté de Mansfield, il pourroit être pris par l'orage.

RUSTAUT.

Et par la nuit.

SCENE III.

Les Acteurs précédens. BETSY.

RICHARD.

Ecoutez, vous autres.

BETSY.

Mon frere, mon frere.

RICHARD.

Que viens-tu faire ici? Vas-t-en.

BETSY, *en pleurant.*

Il ne m'a jamais traitée comme cela.

RICHARD.

Petite Sotte. Ecoutez, vous autres: les Braconniers se serviront de l'occasion de la chasse pour rôder cette nuit dans la Forêt. Soyons fideles comme un Chef de meute, & durs comme ces chênes. Toi, Rustaut, tu iras à la Croix-Parée. Toi, Miraut, du côté de Darbi. Toi, Charlot, sur les Roches. S'il faut du secours, un coup de sifflet; vous les amenez chez moi: liez-les, s'ils résistent.

S C E N E I V.

RICHARD, RUSTAUT.

RUSTAUT.

A Qui diable en as-tu, toi qui est la gaieté même, toi qui as toujours le verre à la main, la chanson à la bouche, & la joie au front? Tu n'as parlé d'aujourd'hui que pour nous brusquer.

RICHARD.

J'en ai sujet.

RUSTAUT.

Comment, morbleu, sujet? Te voilà par la mort de ton pere, qui t'a fait étudier, qui t'a fait voyager, qui, Dieu merci, t'a fait élever comme un Milord: te voilà à la tête d'une bonne Ferme, te voilà Inspecteur des Chasses de la Forêt de Chéroud, te voilà aimé de la belle Jenny, prêt de l'épouser, que te faut-il donc? Ette Roi? Ette

RICHARD *lui serrant le bras.*

Ah! Rustaut, je voudrois que le plus scélérat de nos Milords fût pendu; ce seroit Lurewel.

RUSTAUT.

Qui? ce Milord qui demeure

RICHARD.

Ce Colifichet doré, qui de ses voyages n'a rapporté en Angleterre que des vices & des ridicules Ah! Jenny!

ET LE FERMIER. ACTE I. 7

RUSTAUT.

Quoi ! Jenny ?

RICHARD.

Hé bien , Jenny , il l'a enlevée , séduite , trompée ; que sçais-je ? Que je suis malheureux ! je me vengerai.

RUSTAUT.

ARIETTE.

Ami , laisse-là la tendresse ,
Elle ne donne que du chagrin ;
Une pinte de vin
Vaut mieux qu'une maîtresse.

Etre sans cesse à desirer ,
A soupirer ,
Craindre , trembler ,
N'oser parler ,
Au moindre mot
Faire le sot ;
Fi , fi , fi.
Ami ,

Laisse-là la tendresse , &c.

RICHARD.

Finiras-tu ? Laisse-moi en repos : ai-je besoin de tes conseils ? Vas où je t'ai dit , morbleu.

RUSTAUT.

Diable , c'est sérieux.

SCENE V.

RICHARD.

ARIETTE.

D'Elle-même

Et sans effort

Elle va chez ce Milord.

Dieux ! se peut-il que je l'aime ,

Se peut-il que je l'aime encor ?

Quoi ! ma Jenny si douce , si timide ,

Quoi ! ma Jenny pourroit être perfide !

Non , je ne le croirai jamais

Mais mais

D'elle-même

Et sans effort

Elle va chez ce Milord.

Dieux ! se peut-il que je l'aime ,

Se peut-il que je l'aime encor ?

Hier en me serrant la main ,

Elle me dit : Richard , demain

Nous nous verrons au point du jour ;

Que n'en puis-je hâter le retour ?

Non , non , je ne croirai jamais

Mais mais

D'elle-même

ET LE FERMIER. ACTE I. 9

D'elle-même
Et sans effort
Elle va chez ce Milord.
Dieux ! se peut-il que je l'aime,
Se peut-il que je l'aime encor ?

(Pendant le cours de cette Ariette,
Betsy paroît dans le fond du
Théâtre avec Jenny.)

S C E N E I V.

B E T S Y , R I C H A R D .

B E T S Y *avec timidité.*

MOn frere, mon frere ?

R I C H A R D .

Hé bien ! me laisseras - tu en repos ? que
me veux-tu ?

B E T S Y *pleurant.*

Je venois pour vous dire que Jenny

R I C H A R D .

Hé bien, Jenny ? hé bien, Jenny ?

B E T S Y.

Non, non, vous ne m'avez
jamais,

Jamais, jamais traitée ainsi,
hi, hi;

Ce n'est que pour vous que
je vais,

Que je viens, que j'accours
ici, hi, hi;

Encore devant vos Gardes
Vous me traitez, vous me
traitez ainsi.

Hé bien,

Jenny!

Hé bien,

Jenny!

Vous sçavez que Jenny...

Non, non, vous ne m'avez
jamais,

Jamais, jamais traitée ainsi,
hi, hi;

Ce n'est que pour vous que
je vais,

Que je viens, que j'accours
ici, hi, hi;

Non, non, vous ne m'avez
jamais,

Jamais, jamais traitée ainsi.

R I C H A R D.

Betsy, Betsy,

Faisons la paix :

Betsy, Betsy,

Hé bien! que dis-tu de Jenny?

Tu prends garde à nos Gar-
des?

Tais-toi, Betsy, faisons la
paix.

Enfin

Jenny,

Enfin

Jenny.

Je sçaurai que Jenny...

Non, non, jamais, jamais

Betsy,

Je ne veux te parler ainsi.

Hé! mais finis;

Hé! pourquoi me dire, je
vais?

Oui, pour moi seul tu viens
ici.

Hé! mais finis.

Ah! qu'elle m'impatiente!

Ah! qu'elle me tourmente!

Non, non, jamais, jamais,

Betsy,

Je ne veux te parler ainsi.

(Pendant la fin de ce Duo, Jenny
s'approche en hésitant.)

B E T S Y.

Hé bien, Jenny est revenue.

R I C H A R D.

Revenue?

ET LE FERMIER. ACTE I. 11

B E T S Y.

Oui, & elle est là.

(Il fait un pas pour y aller.
Betsy l'arrête.)

B E T S Y.

Ah ! mon frere, ah ! mon frere ! elle vous demande en grace que vous ne lui fassiez aucun reproche, que vous ne l'avez écoutée.

R I C H A R D.

Oui, oui, je le promets. Ah ! la voilà ! Quoi, perfide Jenny !....

S C E N E V I I.

R I C H A R D , B E T S Y , J E N N Y .

J E N N Y .

Richard, est-ce là ta promesse ! Ecoute-moi....
Que j'ai de joie de te revoir !

R I C H A R D .

(Brusquement.) (Ensuite tendrement.)

De joie ! De joie ! Puis-je la partager ?

J E N N Y .

Oui, ta mere est sûre de mon innocence.

B E T S Y .

Oui, mon frere, ma mere l'a embrassée.

R I C H A R D .

Laisse nous, ma petite Betsy.

SCENE VIII.

RICHARD, JENNY.

JENNY.

J'Ai conduit mon troupeau le long des murs du
château du Milord.....

RICHARD.

Ce matin, entre sept & huit ?

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Vous avez passé le long de la faussaye ?

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Vous avez traversé le grand pré ?

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Vous avez..... Hé ! Jenny, que ne me dites-
vous tout ce que vous avez fait ?

JENNY.

Hé ! Richard, tu ne m'en donnes pas le temps.
J'ai conduit mon troupeau le long des murs du
château du Milord.....

RICHARD.

Oui ; & vous avez passé.....

J E N N Y.

Tu vas encor répéter la même chose

R I C H A R D.

J'écoute.

J E N N Y.

Les gens du Milord ont détourné mon troupeau , & l'ont fait entrer dans les cours du Château. Un de ses domestiques est venu me dire à l'oreille : Allez redemander votre troupeau au Milord , sûrement il vous le fera rendre.

R I C H A R D.

Enfin.

J E N N Y.

J'y ai été.

R I C H A R D.

Le trouver ?

J E N N Y.

Oui.

R I C H A R D.

Lui-même ?

J E N N Y.

Lui-même. On m'a fait passer dans une grande chambre , ensuite dans une autre , & de-là dans une troisième ; il étoit dans un petit cabinet où on m'a fait entrer , alors j'ai eu peur.

R I C H A R D.

Hé ! bien vous hésitez Jenny ? Jenny , n'oubliez aucune circonstance , je vous en prie.



LE ROI

JENNY.

A R I E T T E.

Le Milord m'offre des richesses ;
 Le Milord me fait cent promesses,
 Sur sa table il met un trésor,
 De l'or, de l'or.

Puis il disoit : Jenny , Jenny , belle Jenny ,
 Je voudrois vous parler.
 Non , Milord , non ; sans vous parler ,
 Je veux m'en aller , je veux m'en aller.

Vous en aller ? Je pleure. Il se rit de mes larmes.
 La petite en a plus de charmes.
 Puis il se met à mes genoux.
 Ah ! Milord , Milord , levez-vous !

Enfin il m'offre des richesses ,
 Il me fait encor cent promesses ;
 Il me montre encore ce trésor ,
 De l'or , de l'or.

Puis il reprit : Jenny , Jenny , belle Jenny ,
 Ne peut-on vous parler ?
 Mais enfin , las de supplier ,
 N'y venez pas ? Je vais crier.
 Non , Milord , non ; sans vous parler ,
 Je veux m'en aller , je veux m'en aller.

R I C H A R D.

Quoi ! Ces prières , ces menaces , ces caresses ,
 quoi ! ces promesses , ces richesses.....

ET LE FERMIER. ACTE I. 15

J E N N Y.

Ah! Richard, Richard! peux-tu le penser?

A R I E T T E.

Ce que je dis est la vérité même ;
Tous les trésors de l'Univers
N'ont de valeur que par l'objet qu'on aime ,
Que par la main dont ils nous sont offerts.

Un bouquet qu'unit un brin d'herbe ,
Donné par toi , toucheroit plus mon cœur.
Il seroit un don plus superbe ,
Il seroit plus mon bonheur.

Ce que je dis est la vérité même ;
Tous les trésors de l'Univers
N'ont de valeur que par l'objet qu'on aime ,
Que par la main dont ils nous sont offerts.

R I C H A R D.

Ah! Jenny ; je n'ai pas de peine à te croire.

S C E N E I X.

JENNY , BETSY , RICHARD.

B E T S Y.

AH ! mon frere , si vous ne venez pas , il va pleuvoir comme tout.

R I C H A R D.

Vas devant , nous te suivons. Hé bien , Jenny!

S C E N E X.

JENNY , RICHARD , & BETSY *qui fait un Bouquet dans le fond du Théâtre, ne reparoît sur le devant qu'à la fin de la Scène.*

J E N N Y.

ENfin, il est entré un Domestique qui a dit au Milord que le Roi chassoit dans les environs: il est sur le champ monté à cheval, m'a menacé de son retour, m'a remis entre les mains d'une femme: d'une femme!..... ah! grands Dieux, il faut que les gens de condition soient bien riches pour payer de pareils services. Quels propos ne m'a-t-elle pas tenus!

R I C H A R D.

Elle!

J E N N Y.

Oui.

R I C H A R D.

Oh ciel!

J E N N Y.

Elle m'a enfermée dans un cabinet. A l'aide d'un rideau que j'ai détaché, je suis descendue dans les fossés du château, je me suis sauvée chez toi; & ta mere nous y attend.

R I C H A R D.

Voilà ce que c'est aussi, Jenny; pourquoi reculer

ET LE FERMIER. ACTE I. 17

culer notre mariage ? Si tu avois été ma femme, cela ne te seroit pas arrivé.

J E N N Y.

Mais , Richard , mon troupeau qui est chez ce Milord.

R I C H A R D.

Qu'importe ?

J E N N Y.

Comment , qu'importe ? c'est toute ma dot.

R I C H A R D.

Toi , une dot ! en as-tu besoin ?

J E N N Y.

Hé ! Richard , sans mon troupeau ta mere ne consentira jamais à notre mariage.

R I C H A R D.

Je la prierai tant.

J E N N Y.

Non , c'est inutile , je veux r'avoir mon troupeau. Le Roi doit chasser encore demain , j'irai sur son passage , je me jetterai à ses pieds , il m'écoutera ; il ne seroit pas Roi , s'il n'étoit pas juste.

R I C H A R D.

Enfin je te revois.

D U O.

J E N N Y.

Ah ! Richard , ah ! mon cher ami.

R I C H A R D.

Ah ! Jenny , ma chere Jenny !

J E N N Y.

Ah ! que j'ai souffert aujourd'hui !

C

L E R O I

R I C H A R D.

Ah ! que tu m'as coûté d'allarmes.

J E N N Y.

Ah ! que j'ai souffert aujourd'hui.

R I C H A R D.

Ah ! que tu m'as coûté de larmes.

*Ensemble.**Jenny.* Quel plaisir de te voir ici ! }
Richard. Quel plaisir de te voir ici ! }

J E N N Y.

Mais , Richard , vois-tu ce nuage ?

Entens-tu le bruit de l'orage ?

R I C H A R D.

Jenny ! qu'importe cet orage ?

Ce nuage n'est qu'un passage.

J E N N Y.

Je pleurois... Songe à mon effroi !

R I C H A R D.

Je souffrois ; j'étois hors de moi.

J E N N Y.

Il croit que je manque de foi.

R I C H A R D.

Pardonne un soupçon qui t'offense.

J E N N Y.

Il croit que je manque de foi.

R I C H A R D.

Je ne respirois que vengeance.

*Ensemble.**Jenny.* Quel malheur nous avoit surpris ! }
Richard. Quel bonheur nous a réunis ! }

J E N N Y.

Ces chênes battus par le vent
Semblent tomber à chaque instant.

R I C H A R D.

Aujourd'hui Richard furieux
Étoit bien plus agité qu'eux.

J E N N Y.

Et moi donc, je joignois les mains.

R I C H A R D.

Quels étoient nos cruels destins !

J E N N Y.

Je disois : Quels sont ses chagrins

R I C H A R D.

De moi je n'étois plus le maître.

J E N N Y.

Je disois : Quels sont ses chagrins !

R I C H A R D.

Oui, j'aurois été chez le traître

Ensemble.

Rich. Me venger, te voir & mourir.

Jenny. Je te vois, pour moi quel plaisir ! }

J E N N Y

Entens-tu les chiens, les chasseurs,
Les abois, les cris, les clameurs ?

R I C H A R D.

J'entends le galop des chevaux,
Le bruit des cors, & les échos.

J E N N Y.

Sans toi je crois que j'aurois peur :
Ce bruit donne quelque terreur.

R I C H A R D.

C'est le son qui du haut des monts
Répond jusqu'au fond des vallons.

L E R O I

J E N N Y.

Richard, la chasse se disperse ;
Le bruit des cors, ah ! comme il perce.

R I C H A R D.

J'entends ; la chasse se disperse,
Le bruit des cors, rien comme il perce.

J E N N Y.

Mais, Richard, l'orage s'approche.

R I C H A R D.

Nous nous mettrons sous cette roche.

Ensemble.

<i>Jenny.</i>	Ah ! Richard, ah ! mon cher ami !	}
	Quel plaisir de te voir ici !	
<i>Richard.</i>	Ah ! Jenny, ma chere Jenny !	
	Quel plaisir de te voir ici !	}
<i>Betsy.</i>	Hé ! vite, cherchons un abri.	

(Betsy vient les rejoindre. Richard veut prendre son chapeau, Betsy le lui donne, & l'embrasse ; Richard veut embrasser Jenny qui le repousse ; Betsy prend le fusil de son frere ; ils sortent de la Scène ; cependant la musique exprime le bruit de l'orage indiqué dans le Duo, ce qui fait l'entre-acte.)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(Il est supposé qu'il a été tiré un coup de fusil dans la forêt ; à l'instant même entrent Rustaut & Charlot : ils marchent en tatonnant avec leur fusil & en état de défense ; ils se joignent, ils se saisissent , & se disent tous deux en se prenant au collet :)

RUSTAUT, CHARLOT.

D U O.

R U S T A U T.

TU résistes, tu te défends ?

C H A R L O T

A l'instant, si tu ne te rends

R U S T A U T.

On a tiré, c'est toi, c'est toi.

LE ROI**CHARLOT,**

On a tiré, c'est toi, c'est toi.

*Ensemble.**Rustaut.* Oui toi, toi, moi. }*Charlot.* Oui toi, toi, moi. }**RUSTAUT.**

Hé! mais c'est toi, Charlot?

CHARLOT.

Hé! mais c'est toi, Rustaut?

RUSTAUT.

On n'y voit pas, on n'y voit goûte.

CHARLOT.

Tâchons de reprendre la route.

RUSTAUT.

On a tiré; ce n'est pas toi?

CHARLOT.

Ce n'est pas moi; ce n'est pas toi?

*Ensemble.**Rustaut.* Le drôle n'est pas loin d'ici. }*Charlot.* Le drôle n'est pas loin d'ici. }**RUSTAUT.**Sçais-tu bien qu'on dit que le Roi
S'est égaré dans ce bois-ci?

ET LE FERMIER. ACTE II. 23

CHARLOT.

Tant pis. Sçais-tu bien que l'on dit
Que Richard a trouvé Jenny ?

RUSTAUT.

Tant mieux. Tiens , prenons par ici.

CHARLOT.

Tiens , Rustaut , prenons par ici.

SCENE II.

LE ROI, *l'épée à la main, elle est dans le
fourreau. (Il est en botines.)*

ARIETTE.

JE me suis égaré sans doute ?
Quelle nuit ! quelle obscurité !
Personne en ce bois écarté
Ne peut m'enseigner une route ?
Quelle nuit ! quelle obscurité !

Hélas ! dans cette inquiétude
Que me servent la Royauté,
Et le Trône & la Majesté ?

La Majesté.

Je me meurs de fatigue en cette extrémité,
Et je tombe de lassitude.

Arrêtons un instant... recueillons mes esprits...
 Où vais-je?... où suis-je?... rien n'annonce
 Par où je puis sortir de la peine où je suis :
 Plus je marche , & plus je m'enfoncé
 Dans l'épaisseur de ces taillis.

Encor , si je voyois quelque foible lumière
 Qui m'indiquât le plus humble réduit
 Où je puisse passer la nuit ?

Moi Souverain de l'Angleterre ,
 Moi qui de mes Palais ai surchargé la terre ,
 Aurois-je jamais cru que je serois réduit
 A désirer une chaumière ,
 A désirer le plus humble réduit ?

A I R.

Dans les combats le bruit des armes ,
 Le canon , la fureur , les cris des combattans ,
 Loin de m'inspirer des alarmes ,
 Portent la flamme dans mes sens.

Et ce triste & profond silence ,
 La vaste horreur de ces forêts
 Semblent m'accuser d'imprudence ,
 Et de mon cœur troubler la paix.

Dans les combats le bruit des armes ,
 Le canon , la fureur , les cris des combattans ,
 Loin de m'inspirer des alarmes ,
 Portent la flamme dans mes sens.

SCENE

SCENE III.

LE ROI, RICHARD.

RICHARD.

J' Ai entendu quelqu'un.

LE ROI.

J'entens parler.

RICHARD.

Qui va là ?

LE ROI.

Moi.

RICHARD.

Qui vous ?

LE ROI *fièrement* :

Moi , vous dis-je :

RICHARD.

Qui moi , moi ? Vous ne vous appelez pas Moi peut-être ? D'où venez-vous ? où allez-vous ? qui êtes-vous ?

LE ROI.

Je vous assure que voilà des questions auxquelles je ne suis pas fait. Qui êtes-vous vous-même ?

D

LE ROI

RICHARD.

Comment, qui je suis? c'est moi qui vous interroge.

LE ROI.

Répondez-moi. Qui êtes-vous?

RICHARD.

Apprenez que je suis Inspecteur des Gardes de la forêt, & que c'est de l'autorité du Roi.

LE ROI.

Je dois la respecter. Hé bien! je vous dirai l'ami....

RICHARD.

Oh! l'ami, l'ami; je ne veux point d'ami que je ne le connoisse; c'est comme ce Milord Lurewel.

LE ROI.

Répondez-moi. Vous êtes Inspecteur des Gardes de la forêt?

RICHARD.

Oui.

LE ROI.

Et moi je suis.... de la suite du Roi.

RICHARD.

Je m'en suis douté à votre mot d'ami.... ces courtisans.... ce n'est pas que je sois fâché; mais si vous êtes de la suite du Roi, où est votre cheval?

ET LE FERMIER. ACTE II. 27

LE ROI.

Je l'ai laissé mort à quelques pas d'ici.

RICHARD.

Cela pourroit bien être ; j'en ai trouvé un ici près. Vous êtes en botte ; & que tenez-vous-là ?

LE ROI.

C'est mon épée sur laquelle je suis tombé , & qui me paroît faussée.

RICHARD.

Hé ! où comptez-vous aller comme cela ?

LE ROI.

Mais ! je vous prierai de me conduire à Chéroud.

RICHARD.

Moi ! cette nuit , du temps qu'il a fait , à trois grandes mornelles lieues dans les sables , aux risques de nous casser le cou le long des roches de Viray ! Tenez , je vous crois honnête homme malgré votre mot d'ami.

LE ROI.

Vous me faites bien de la grace.

RICHARD.

Mais il y a bien des gens à qui ce seroit la faire.... Je ne dis pas cela pour vous. Enfin j'ai ma Ferme à un quart de lieue d'ici ; je n'ai pas mangé de la journée , parce que j'ai eu du chagrin ; vous avez peut-être faim aussi : acceptez un mauvais souper donné de bon cœur. (*Pendant ce temps-là Lurewel & un Lord passent dans le fond du Théâtre en tatonnant ; le Lord crie : Lurewel ?*) J'ai entendu non Enfin pendant que nous

souperons , on vous cherchera un cheval ; & si vous ne voulez pas attendre le jour , Rustaut , Rustaut qui est un de nos Gardes, vous mettra dans la route.

L E R O Y.

Vous ne me conduiriez donc pas vous-même ?

R I C H A R D.

Oh ! quand ce seroit le Roi, je ne le pourrois pas.

L E R O I.

En ce cas je n'ai rien à dire.

R I C H A R D.

La raison est bien simple. Il y a un tas de coquins qui rodent pour tuer des biches, je ne peux pas quitter mon poste ; & Jenny m'attend.

L E R O I.

Et comment vous appelez-vous ?

R I C H A R D.

Richard , pour vous servir.

L E R O I.

Hé bien ! Monsieur Richard

R I C H A R D.

Oh ! point de Monsieur.

L E R O I.

Hé bien ! Richard , j'accepte votre souper avec plaisir.

ET LE FERMIER. ACTE II. 29

RICHARD.

Bon cela. Prenons par ici. Tenez, voilà mon bâton, il vous aidera à marcher dans les sables; donnez-moi votre épée qui peut vous faire tomber.

LE ROI, *à part.*

Allons donc sous la conduite de mon Connétable.

RICHARD.

Sçavez-vous si le Roi chassera encore demain?

LE ROI.

Non certainement.

RICHARD,

Tant pis.

LE ROI.

Pourquoi?

SCENE IV.

LUREWEL, UN COURTISAN.

LE COURTISAN.

LUrewel, Lurewel, où es-tu?

LUREWEL.

Me voilà.

LE COURTISAN.

Donne-moi la main, & ne nous quittons pas.

LE ROI

LUREWEL.

Ma foi, mon cher ami, tu es l'homme de la Cour avec lequel j'aime le mieux être égaré, puisqu'il falloit l'être.

LE COURTISAN.

Vraiment.

LUREWEL.

Ah! d'honneur.... Diable soit de la racine, je me suis estropié. Ma foi, arrêtons ici un instant,

LE COURTISAN.

Je suis excédé.

LUREWEL.

Voilà une fotte chasse.

LE COURTISAN.

Aussi le Roi l'a voulu.

LUREWEL.

Le Roi est certainement aussi embarrassé que nous.

LE COURTISAN.

Moi, qui comptais jouer ce soir.

LUREWEL.

Et moi, la plus jolie petite fille du monde, la charmante Jenny!.... Tu ne connois pas cela?

LE COURTISAN.

D'où veux-tu que je la connoisse?

LUREWEL.

Je l'ai fait enlever.

LE COURTISAN.

Enlever!

LUREWEL.

Oui, c'est le plus court. Elle fait la fotte, mais je l'ai laissée en de bonnes mains.

LE COURTISAN *rouffe.*

Hum.

LUREWEL.

Hum. As-tu entendu ?

LE COURTISAN.

Quoi !

LUREWEL.

Quelqu'un.

LE COURTISAN.

C'est comme la voix du Roi ?

LUREWEL.

Je croirois qu'oui.

LE COURTISAN.

Oui.

D U O.

LUREWEL.

LE COURTISAN.

Ah ! grands Dieux ! n'est-ce pas le Roi ?

Je tremble pour Sa Majesté, Errer dans cette obscurité.

Ce n'est que pour le Roi Que j'ai de l'effroi.

Chut.

Mais non, tout est en paix.

Mais non, tout est en paix.

Ce n'est personne, je me trompais,

Tout est en paix.

Ah ciel ! Ah si c'étoit le Roi !

Le Roi pourroit s'être écarté. Errer dans cette obscurité.

Ce n'est que pour le Roi Que j'ai de l'effroi.

Chut.

Mais non, tout est en paix.

Mais non, tout est en paix ;

Ce n'est personne, je me trompais,

Tout est en paix.

LE ROI

LUREWEL:

Cette petite fille fait des façons.

LE COURTISAN.

Avec toi?

LUREWEL.

Ah! elle n'est chez moi que de ce matin; & je sçais qu'elle aime un certain Richard....

LE COURTISAN.

Ah! si elle a le cœur prévenu....

LUREWEL.

Prévenu! ah ah, prévenu est admirable au possible! Ne suis-je pas le maître de ce que j'ai sous la clef; & enfin.... lorsque.... de certaines.... circonstances..... & je crois que....

LE COURTISAN.

Je ne connois pas de mortel plus heureux que toi; tu as des bonnes fortunes charmantes.

LUREWEL.

Tien, mon cher ami.

ARIETTE.

Un fin chasseur qui suit à pas de loup
 La perdrix qui trotte & sautille,
 Un fin chasseur à l'instant qu'il dit : Pille,
 N'est jamais si sûr de son coup,
 Que moi quand je guette une fille
 Gentille.

Si

ET LE FERMIER. ACTE II. 33

Si mon ardeur
A sa pudeur
Donne des aîles,
Tant mieux,
Je la suis des yeux.

Toutes les Belles
N'ont que le premier vol devant moi.
Où je les trouve,
Leur cœur éprouve
Que je doi
Leur donner la loi.

Un fin chasseur, &c.

LE COURTISAN.

Oh! pour ce coup-ci, j'entens du bruit.

L U R E W E L.

Et moi aussi.

LE COURTISAN.

Il ne nous manque que des voleurs. Serois-tu
brave?

L U R E W E L.

Sans doute. Paix. Ecoute.

E

S C E N E
R U S T A U T , C H A R L O T ,
Q U A T U O R .

RUSTAUT.

Avance, suis-moi, Charlot,
Mets tes armes en état.
Sont-elles en état?
Prends garde à toi.
Avance un pas après moi,
Et sur-tout prends garde à
toi,
Oui, prends garde à toi:
Allons tout en enfonçant,
Et contre eux en appuyant,
Ferme en appuyant;
Suis-moi, suis-moi.
S'ils coupent par ce sentier,
Avance-toi le premier;
Oui toi le premier
Par ce sentier.
Nous les prenons.
Nous les tenons.

Alte-là, reste-là, qui va
là?
Il faut, il faut nous con-
rener;
Craignez les coups,
Ou suivez-nous.

CHARLOT.

Oui, je te suis,
C'est en état.

Vas, je te suis,
Je suis à toi.

Moi le premier
Par ce sentier.

En les serrant.

Nous les tenons.

Alte-là, &c.

Ou suivez-nous.

CINQUIÈME.
LE COURTISAN, LUREWEL.

QUATUOR.

LE COURTISAN.

LUREWEL.

Oui, je crois, j'entends du
bruit;

J'entens du bruit,
Oui c'est du bruit.

Au diable soit de la nuit,
J'entends du bruit.

Ici restons un moment,
J'entrevois un mouvement
Certainement.

Un mouvement
Certainement.

Les vois-tu? Moi je les voi;
Ils sont armés, je les voi;
Défendons-nous,

Tiens, je les vois,
Défendons-nous.

Ils semblent venir à moi;
Ils sont à nous. Avançons,
Marchons, marchons.

Marchons, marchons;
Allons, frappons.

Alte-là, reste là, qui va
là?

Alte-là, &c.

Parlez, parlez sans insister;
Que faut-il pour vous con-
ter?

Craignez les coups,
Ou laissez-nous.

Ou laissez-nous.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une Ferme ; un petit escalier dans le fond ; une porte dans le haut , ouvrante & fermante ; une autre sur un des côtés du Théâtre ouvrante & fermante , & laissant voir l'intérieur d'une chambre.

LA MERE de Richard, BETSY,
JENNY.

LA MERE dans la coulisse.

Betsy :

BETSY du haut de l'escalier dans le fond du théâtre , & fermant la porte de la chambre d'où elle sort.

Plâit-il ma mere ?

LA MERE.

On frappe.

On y va.

(Betsy y va. La mere entre sur le théâtre par cette porte qui est sur un des côtés ; elle entre avec Jenny.)

L A M E R E.

Hé bien ! qui est-ce ?

B E T S Y

Personne.

L A M E R E.

Vous voyez-bien, Jenny Betsy, venez ici ; qu'est-ce que vous faites là-haut ? Donnez-moi mon rouët Vous voyez bien, Jenny, qu'il faut se méfier de tout le monde.

J E N N Y.

Oui, ma tante.

L A M E R E.

Betsy, voulez-vous prendre votre devoir ? Jenny, je vous ai élevée comme ma fille ; & vous allez l'être, puisque vous allez épouser Richard.

(Pendant ce temps , Betsy va chercher le rouët , approche des chaises , prend son devoir , & tremousse.)

J E N N Y.

Il revient bien tard ce soir.

L A M E R E.

C'est vrai , cela m'inquiète Mais comment pourra-t-on s'avoir votre troupeau de d'chez ce Milord ?

J E N N Y.

Les chemins doivent être bien mauvais de ce
orage-ci ?

L A M E R E.

Cela pourroit retarder votre mariage.

J E N N Y.

Sçavez-vous s'il a emporté sa lanterne ?

L A M E R E.

Betsy, sçavez-vous si votre frere a emporté
sa lanterne ?

B E T S Y.

Non, ma mere.

J E N N Y.

Il n'en fait jamais d'autre.

L A M E R E.

C'est tout votre bien que ce troupeau.

J E N N Y.

C'est vrai.

B E T S Y s'assied, travaille & chante.

(*Betsy est à l'ouvrage; cependant la
mere s'assied, prend son rouët;
Jenny coud une pièce de son trousseau,
ou fait de la dentelle: elle s'assied en face
de la porte par où Richard doit venir, elle y
regarde toutes les fois qu'elle leve la tête,
& soupire. Betsy bousille, s'amuse avec son
tablier, & se remet à l'ouvrage lorsque sa
mere la regarde. La mere mouille son chanvre,
le tire avec ses dents aux reprises de l'air.*)

* T R I O.

B E T S Y.

Lorsque j'ai mon tablier blanc,
 Et mes souliers d'un verd galant,
 Un bouquet dans ma collerette,
 Gay, turlourette;
 Le petit Colas suit mes pas,
 Et puis nous allons tout là bas
 Jouer à la cligne-mufette
 Sous la coudrette.

J E N N Y.

Quand la Bergere attend l'Amant,
 L'Amant qui cause son tourment;
 Rêveuse, attentive, inquiète,
 Sans cesse elle le guette.

Mais sitôt qu'elle entend ses pas,
 Elle est contente, & ne dit pas,
 Et ne dit pas ce qu'en cachette
 Son petit cœur souhaite.

L A M E R E.

Hélas ! hélas ! que je me vois trompée ?
 Mais le méchant tira sa claire épée,
 Et lui donna deux grands coups dans les flancs.
 Prenez pitié de mes pauvres enfans.

* Ces trois Airs chantés séparément, se joignent, & forment un Trio.

JENNY.

ET LE FERMIER. ACTE III. 41

J E N N Y.

Ah , le voilà !

(Elle apperçoit Richard , jette son ouvrage par terre , court à lui , revient honteuse , & dit :

Il est avec un Monsieur.

B E T S Y qui s'est levée presque en même temps que Jenny.

Ah ! ma mère , un Monsieur !

(La mere se leve ensuite , Jenny ramasse son ouvrage , range sa chaise , & Betsy aussi.)

S C E N E I I.

L E R O Y , R I C H A R D , B E T S Y ,
J E N N Y , L A M E R E.

R I C H A R D.

BOn soir ma mere , bon soir Jenny :

J E N N Y.

Vous avez bien tardé , Richard ?

L A M E R E.

J'ai cru que tu ne viendrais pas.

R I C H A R D.

J'ai battu le Bois : j'ai trouvé Monsieur. Allons , ma mere , vite le couvert. Donne un siège , toi :

F

Du jambon , une salade , tout ce que nous avons ; vous ne ferez pas grande chere ; commençons par boire un coup. Tiens , Betsy , porte cela , (*Il lui donne ses pistolets ,*) & va tout de suite à la cave , & ne te casse pas le cou comme hier. Voulez-vous que je vous tire vos bottes ?

S C E N E I I I .

LE ROY, RICHARD, JENNY.

LE ROY.

Non, je vais remonter à cheval.

RICHARD.

Ah ! c'est vrai. A propos , Rustaut n'est pas revenu ?

JENNY.

Non.

RICHARD.

Quoi te voilà ! Monsieur , voilà ma future que je vous présente.

LE ROY.

Elle est gentille.

RICHARD.

Ah ! Monsieur , que nous avons eu de chagrin ; ce méchant Milord Vous le connoissez , dites-vous ?

ET LE FERMIER. ACTE III. 43

LE ROY.

Oui , il étoit de ma fuite ; nous étions ensemble.

RICHARD.

Et vous nous faites espérer que ce troupeau...

LE ROY.

Oui , je Je ferai enforte qu'on vous rende justice.

RICHARD.

Ah ! c'est bon , voilà de la bière ; vite des verres.
Ah ! j'ai là bas une vieille bouteille de vin , mais c'est pour après celle-ci.

S C E N E I V.

**RICHARD , LE ROY , JENNY ,
LA MERE.**

LA MERE.

A R I E T T E.

Monsieur , Monsieur ,
Sauf vot' respect , faites-nous l'honneur ;
Voilà q'c'est prêt ,
C'est sans apprêt.
Si l'on étoit . . . mais l'on n'est pas . . .
Nous n'avons pas
Un bon repas ;
Dame , on n'est pas ,

E ij

LE ROI

Monfieur , Monfieur ,
 Sauf vot' refpect , faites-nous l'honneur ;
 Voilà q'c'est prêt ,
 C'est fans apprêt.

R I C H A R D .

Hé ! ma mere , avec vos compliments . . .

L A M E R E .

Hé ! mon fils , pour qui ce Monfieur nous
 prendroit-il ?

R I C H A R D .

Allons , Monfieur , paffons là-dedans ; donnez-
 moi le bras , que vous ne tombiez . Ma mere ,
 vous ne venez pas ?

L A M E R E .

Nous avons foupé.

R I C H A R D .

Et vous , Jenny ?

J E N N Y .

Je fouperai après.

S C E N E V.
B E T S Y , J E N N Y , L A M E R E .
B E T S Y .

AH ! ma mere , qu'il a de belles manchettes !
Je l'aime bien ce Monsieur là ,

T R I O .

<p>J E N N Y . Ah ! ma tante , ah ! ma tante ! Ah ! que je serois contente ! Si mon troupeau , par son crédit Peut revenir ; Car il l'a dit .</p> <p>Richard le sçait ; Je l'ignorois . Dans ce Château Ils ont fait entrer mon troupeau .</p> <p>Moi , j'espere , moi , j'espere Qu'il pourra nous satisfaire . Peut - être aussi sont-ils amis ? Enfin , pourquoi l'a-t-il promis ?</p>	<p>L A M E R E . Hé ! oui contente , Hé ! oui ma tan- te . Ah ! son crédit , Il vous l'a dit . Bon , un Milord est si puissant ; Ces Seigneurs ont tant de crédit . Aussi pourquoi , près du Château , Aller conduire ce troupeau ? Sur ce coreau , Près du hameau Le paturage est bel & beau . Bon , j'espere.... J'en désespere ; On pense ainsi Que son ami ; Discours de Cours , Nageons tou- jours . Tout prometteur Est un menteur .</p>	<p>B E T S Y .</p> <p>Ce Monsieur rit , Mon frere chante .</p> <p>Ils boivent . Mon frere chante .</p> <p>Ce Monsieur rit , Mon frere chante .</p>
---	--	--

(Betsy va de temps en temps regarder à la
porte de la chambre où est le Roi .)

S C E N E V I.

JENNY, BETSY, LA MERE,
RICHARD.

RICHARD.

Vite, ma mere, allez tenir compagnie à ce Monsieur; je m'en vais à la cave.

S C E N E V I I.

RICHARD, JENNY.

RICHARD.

MA foi c'est un honnête homme, sans moi il se seroit tué à cette fondrière, je l'ai retenu par son habit; j'en ai encore mal aux bras.

JENNY.

Crois-tu qu'il ait assez de crédit.....

RICHARD.

Ma foi, oui, oui.

J E N N Y.

Mais si le Milord..... (*Ici Richard fait un mouvement comme pour s'en aller.*) On n'a pas le temps de se dire un mot.

R I C H A R D.

C'est vrai.

J E N N Y.

Veux-tu que j'aille à la cave ?

R I C H A R D.

Avec moi ?

J E N N Y.

Oh ! non.

SCENE VIII.

B E T S Y , J E N N Y.

B E T S Y.

AH ! Jenny ; voyez ce que ce Monsieur vient de me donner !

J E N N Y.

Comment ! ce sont des pièces d'or. Hé ! comment peut-il vous avoir donné tout cela ?

LE ROI

B E T S Y.

A R I E T T E.

Il regardoit
 Mon bouquet ;
 Sans doute il le desiroit ;
 Je l'ai pris
 Et je l'ai mis
 A son habit ;
 Il rit , il rit , il rit , il rit.
 Et de sa grace , voilà
 Qu'il me présente cela.
 Je le prend ,
 Et l'embrasse à l'instant.
 Pan ,
 Maman
 Me détache un bon soufflet
 Net ,
 Et j'eus sur le bec
 Un bon coup sec.
 Pourquoi frapper cet enfant ,
 Dit ce Monsieur , en grondant ?
 Ce baiser
 Pouvoit-il jamais m'offenser ?
 Comme j'étois là pleurante *
 Il tire encor de l'argent ,
 En disant :
 Approchez , bel enfant ,
 Tenez , prenez ;
 J'approche , & je le prends
 Pour faire endéver maman.

* Je me suis permis cette rime , parce que l'air fait rimer à l'oreille.

JENNY.

J E N N Y.

Pour faire endéver votre maman ! Mais , Betsy ,
c'est fort mal.

B E T S Y.

Pourquoi m'a-t-elle donnée un soufflet ? devant
ce Monsieur encore.

J E N N Y.

Hé ! pourquoi embrassez - vous les hommes ?
une grande fille de votre âge , une fille de qua-
torze ans ! c'est honteux : & même vous ne devriez
pas embrasser votre frere comme vous faites.

B E T S Y.

Jenny , auroit-on des moutons avec cela ?

J E N N Y.

Oui.

B E T S Y.

Hé bien ! Jenny , achetez un troupeau , je vous
les donne.

(Elle jette les pièces partie dans
la main , partie à terre.)

J E N N Y les ramassant.

Betsy , Betsy , cette petite folle , elle pourroit
bien les perdre.

SCENE IX.

RICHARD, JENNY.

DUO.

JENNY.

Un instant,

RICHARD.

Il m'attend.

JENNY.

Un instant,

RICHARD.

Il m'attend.

JENNY. /

Ah! je reviens;

Je te vois, ah! quel bien.

RICHARD.

Je reviens,

Je te vois, ah! quel bien.

RICHARD *une bouteille à la main.*

Il semble

Que tout se rassemble

Pour nous donner quelque chagrin.

Un instant; depuis de matin

Est-il possible d'être ensemble?

JENNY.

Un moment

Seulement,

Un moment

Seulement.

Ah! reviens,

Je te vois, ah! quel bien!

RICHARD.

Il m'attend;

Quel tourment!

Il m'attend;

Quel tourment!

Je reviens,

Je te vois, ah! quel bien!

RICHARD.

Un baiser.

JENNY.

Un baiser! Non, vas t'en.

RICHARD.

Un baiser,

JENNY.

On m'attend.

S C E N E X.

LE ROY, RICHARD, JENNY.

LE ROY.

QUoi ! Richard, vous me laissez seul ? Ah ! je ne m'étonne pas.

RICHARD.

Je vous demande pardon ; mais quand je suis avec elle, j'oublierois l'Univers. Rentrons.

LE ROY.

Non, je reste ici. *(Il s'assied.)*

RICHARD.

Des verres, des verres. Cette bouteille-là sera meilleure que l'autre ; c'est une dernière, mais je ne pense guère la boire en meilleure compagnie. *(Richard débouche la bouteille, verse dans un verre qui est sur une assiette que tient Betsy, qui regarde en l'air, & pense répandre.)* Allons, Jenny, il faut boire à la santé de Monsieur. Vas-tu répandre, toi ? laisse-ça là.

JENNY.

Vous sçavez que je ne bois pas de vin.

RICHARD.

Il y a bien d'autre chose à quoi il faut s'habituer. Etes-vous toujours obligé d'être à la Cour ?

LE ROY.

Oui.

LE ROI

RICHARD.

Toujours, toujours ?

LE ROI.

Oui, toujours.

RICHARD.

Toujours : mais vous devez vous ennuyer !

LE ROI,

Pourquoi ?

RICHARD.

Ma foi, que sçais-je ? C'est qu'on s'ennuye aisément de ce qu'on est obligé de faire. Il est vrai qu'on dit que le Roi est bon, & qu'il y a du plaisir à le servir.

LE ROI.

Oui certainement il est bon.

RICHARD.

Buvons à sa santé.

(Richard choque avec le Roi, & fait un petit clin d'œil à Jenny.)

LE ROY.

Ah ! je le veux bien. A la santé du Roi.

JENNY.

Holà donc. A votre santé, Monsieur.

LE ROI.

Je vous remercie.

RICHARD *en repoussant son verre.*

Je ne conçois pas moi comment un Roi peut être bon.

LE ROI,

Pourquoi donc ?

ET LE FERMIER. ACTE III. 53

R I C H A R D.

C'est qu'il y a des gens qui ont quelquefois intérêt qu'il ne le soit pas.

L E R O I.

Votre réflexion m'étonne. Mais à la Cour il y a d'honnêtes gens

R I C H A R D.

Vous, par exemple ; mais il y a aussi des Milords Lurewel. Sçavez-vous, Monsieur, que pour connoître la vérité, il faut aller au-devant d'elle, & qu'un Roi ne peut guère faire le premier pas ?

L E R O I.

Soyez persuadé, Richard, qu'un Roi qui sçait aimer, a des amis fidèles, & des Ministres sûrs.

R I C H A R D.

Cela doit être. Mais.

L E R O I.

Mais, Richard, vous me surprenez toujours ; qui peut vous en avoir tant appris ?

R I C H A R D.

Vraiment, c'est une de vos idées à la Cour de croire qu'on ne pense que là ; & je parie que c'est la vôtre.

L E R O I.

Vous n'avez pas dessein de me flatter.

LE ROI

RICHARD.

Moi, Monsieur ! je ne flatte que ceux que je méprise.

LE ROI.

Il seroit bien terrible, . . . Je serois bien fâché, Richard, que tout le monde pensât comme vous.

RICHARD.

Hé ! pourquoi donc, Monsieur ?

LE ROI.

Mais vous n'avez pas répondu à ma question ; qui peut vous en avoir tant appris ?

RICHARD.

Ma foi j'ai un peu couru, j'ai vû. Tenez, nous parlions d'un Roi ; j'ai vû ce qu'un Roi n'est pas toujours à portée de voir.

LE ROI.

Quoi ?

RICHARD.

Des hommes.

S C E N E X I.

LE ROI, RICHARD, JENNY,
BETSY, LA MERE.

L A M E R E.

BUvez-vous encore ?

R I C H A R D.

Ah ! ma mere, laissez tout ça.

L A M E R E.

Parle-lui donc encore de ce troupeau.

L E R O Y *à Jenny.*

Comment vous appelez-vous ?

J E N N Y.

Jenny, Monsieur.

L E R O I.

Hé bien ! Jenny, êtes-vous contente de vous marier ?

J E N N Y.

Oui, Monsieur ; mais vous pourriez ajouter quelque chose à notre contentement.

L E R O I.

Dites ; si je le puis, je le ferai.

J E N N Y.

Ce seroit de venir à notre noce.

LE ROI

RICHARD.

Parbleu elle a raison ; faites-nous ce plaisir là ,
ça nous consolera de ce troupeau : car ce Milord
est trop puissant.

LE ROI.

Mais, belle Jenny, pouvez-vous espérer de
vivre heureuse dans un lieu aussi sauvage que
celui-ci me le paroît ?

JENNY.

Avec Richard, Monsieur ?

LE ROI.

N'aimeriez-vous pas mieux être à Londres ,
dans une grande Ville , j'entends avec lui ?

LA MERE.

Ah, Monsieur ! lorsque feu mon pauvre homme
vivoit

RICHARD.

Hé, ma mere ! laissez-la parler.

LA MERE à *Betsy*.

Où avez-vous mis l'argent que ce Monsieur
vous a donné ?

JENNY.

Je crois, Monsieur, que pour vivre heureux ,
le bruit de la Ville est moins propre que le calme
de la Campagne.

RICHARD.

Jenny, chantez à Monsieur cette chanson
ah ! c'est qu'elle chante ! Vous allez l'en-
tendre.

JENNY.

Laquelle ?

RICHARD.

ET LE FERMIER. ACTE II. 57

RICHARD.

Cette chanson sur le Bonheur.

JENNY.

Ah !

LE ROI.

Hé ! votre Garde

RICHARD.

Il ne peut pas tarder.

LA MERE.

Tu me payeras ça. Va, je le dirai à ton frere.

SCENE XII.

LE ROI, JENNY, RICHARD.

RICHARD.

ALLons, Jenny, chantez, ne foyez pas honteuse.

JENNY *prélude l'air qu'elle veut chanter.*

RICHARD.

Ce n'est pas celle-là.

JENNY.

Laquelle donc ?

RICHARD.

Ah ! dites toujours ; vous aimez celle-là.

H

L E R O I

J E N N Y.

R O M A N C E.

Que le soleil dans la plaine
 Brûle troupeaux & Bergers,
 Qu'une tempête soudaine
 Vienne inonder nos vergers ;
 Près de l'objet qui nous enchaîne ,
 Et qui nous lie à son desir ,
 Rien n'est peine ,
 Tout est plaisir.

Que le cours de la semaine
 Nous ravisse le repos ,
 Qu'une saison incertaine
 Augmente encor nos travaux ;
 Près de l'objet , &c.

Que la brûlante jeunesse
 Enflamme , & trouble nos sens ;
 Que la tremblante vieillesse
 Rende nos pas languissans ;
 Près de l'objet , &c.

L E R O I.

Fort bien , Jenny.

R I C H A R D.

Ce n'est pas celle-là que je voulois dire , c'est
 celle sur le Bonheur.

J E N N Y

Hé bien ! dites , vous la sçavez.

ET LE FERMIER. ACTE III. 59

R I C H A R D.

Soit.

A R I E T T E.

Ce n'est qu'ici,
Oui,
Ce n'est qu'au Village
Que le bonheur a fixé son séjour.
Loin de la Ville, loin de la Cour,
C'est à l'ombrage
D'un verd feuillage
Qu'on trouve ensemble & la paix & l'amour.

Lorsque le Ciel lance ses traits
Sur nos têtes profanes,
Sa foudre frappe les Palais,
Elle respecte les Cabanes.

Ce n'est qu'ici,
Oui,
Ce n'est qu'au Village
Que le bonheur a fixé son séjour.

L E R O I.

Richard, votre chanson est fort bien; mais elle
n'est pas tout-à-fait juste.

R I C H A R D.

En quoi donc ?

L E R O I.

Le tonnerre ne tombe sur les Palais, que parce
qu'ils sont plus élevés que les Cabanes.

H ij

LE ROI

RICHARD.

C'est vrai , mais ce n'est pas moi qui ai fait la chanson ; n'importe , le bonheur n'en est pas moins ici. Mais vous , Monsieur , faites-nous le plaisir de nous chanter quelque chose sur le bonheur de la Cour.

LE ROI.

J'entends souvent chanter , mais je ne chante point.

JENNY.

Ah ! Monsieur , quelques chansons de la Cour.

LE ROI.

Je vous assure qu'on ne m'a jamais prié de chanter.

RICHARD.

Hé bien , nous vous en prions.

JENNY.

Ah ! Monsieur.

LE ROI.

Je le veux bien , pour la singularité du fait.

JENNY.

Ah ! écoute , Richard.

LE ROI.

Je vais vous dire un Fragment d'Opéra que j'ai vu représenter. Vous sçavez ce que c'est qu'un Opéra ?

RICHARD.

Oui , Monsieur ; j'y ai été souvent , & je l'ai expliqué à Jenny.

ET LE FERMIER. ACTE III. 61

LE ROI.

Un jeune Prince destiné au Thrône , demande par quel moyen un Roi peut parvenir au plus haut degré du bonheur ? Voici la réponse de son Gouverneur ?

ARIETTE.

Le bonheur de se répandre ,
De le verser sur les humains ,
De faire éclore de vos mains
Tout ce qu'ils ont droit d'en attendre.

Est-il une félicité
Comparable à la volupté
D'un Souverain qui peut se dire :
Tout ce que le ciel m'a soumis ,
Tous les Sujets de mon Empire
Sont mes enfans , sont mes amis ?

Ah ! quel plaisir , quel plaisir de lire
Dans les yeux d'un Peuple attendri
Tout ce qu'inspire
La présence d'un Roi chéri !

Le bonheur est de se répandre ,
De le verser sur les humains ,
De faire éclore de mes mains
Tout ce qu'ils ont droit d'en attendre.

RICHARD.

Ah ! Monsieur , sans le respect que je me sens pour vous , que je vous embrasserois de bon cœur ! Monsieur le Gouverneur de ce Prince - là ne lui vole pas les gages.

SCENE XIII.

BETSY *sortie dehors*, rentre en courant ;
& LA MERE *ensuite*, LE ROY,
RICHARD, JENNY.

BETSY.

AH! mon frere, voilà Rustaut qui amène des voleurs.

SCENE XIV.

LUREWEL, UN COURTISAN, *les Gardes*, LE ROY, (*il est assis, Richard, la Mere & Betsy empêchent qu'on ne le voye.*) RICHARD, BETSY, LA MERE, JENNY.

JENNY,

AH ciel! c'est le Milord.

(*Jenny se sauve, & se cache derrière la porte qu'elle tient à demi-ouverte.*)

LUREWEL.

Ah! c'est l'ami Richard

ET LE FERMIER. ACTE II. 63

R I C H A R D.

Quoi ! c'est vous , Milord ?

L U R E W E L.

Ah ! tu me fais prendre par tes Gardes ?

R I C H A R D.

Ils ne sçavoient pas , Milord

L U R E W E L.

Ils ne sçavoient pas ? Je t'apprendrai à sçavoir pour eux.

R I C H A R D.

Pourquoi, Rustaut, avez-vous arrêté Milord ?

R U S T A U T.

Hé ! sarpejeu , est-ce qu'on voyoit clair ? Un coquin & un Milord peuvent se ressembler. Que ne le disoit-il ? Si-tôt que je leur ons dit que j'étois des Gardes , ils se sont rendus , & n'ont plus voulu répondre.

R I C H A R D.

Mais , Milord , Jenny que vous avez retenue

L U R E W E L.

Ah Jenny ! Jenny ne sortira de chez moi qu'à bonnes enseignes ; il sied bien à un drole comme toi d'épouser une jolie fille : & lorsque

(*Le Roi alors se leve & paroît , le Courtisan l'apperçoit.*)

L E C O U R T I S A N .

Ah ! voilà le Roi.

LE COURTISAN, LUREWEL, LE ROY;

CHANTENT

LE COURTISAN.

Ah ! Sire , votre Majesté ,
 Votre personne est en sûreté.
 Ah ! pour nous quelle félicité !
 Ah ! Sire ,
 Oui , Sire ,
 Voici Milord qui vous dira ,
 Assurera ,
 Qui jurera :

Qu'ordonne votre Majesté ?
 Mon cœur flatté ,
 Trop enchanté ,
 Se sent flatté

Nous oublions ce que nos cœurs ,
 Dans ces momens de crainte , d'hor-
 reurs ,
 Ont éprouvé de vives terreurs.

Ah ! Sire ,
 Oui , Sire .
 Quoi ! disons-nous , dans ces forêts
 Un Roi chéri de ses Sujets ,
 Ah ! quels regrets !
 Au milieu de ces bois épais .

LUREWEL.

Ah ! Sire , &c.

Ah ! Sire ,
 Oui , Sire ,
 Voici Milord , &c.

Qu'ordonne , &c.

Nous oublions , &c.

Ah ! Sire ,
 Oui , Sire .
 Quoi ! disons-
 nous , &c.

RICHARD.

ET LE FERMIER. ACTE III. 65

RICHARD, *les Gardes*, LA MERE, BETSY,

ENSEMBLE.

LE ROI.	RICHARD.	<i>Les Gardes</i> , LA MERE, & BETSY.
Milord, Milord,	Le Roi ! Le Roi !	Le Roi ! Le Roi !
Répondez-moi.	Quoi ! c'est le Roi ?	Quoi ! c'est le Roi ?
Il me suffit. Répondez-moi, Répondez-moi.	Ah ! Sire, excu- sez-moi, Sire, pardonnez- moi,	C'est le Roi ? Quoi ! c'est le Roi.
	C'est le Roi, Quoi ! c'est le Roi ?	
	Le Roi, le Roi ! Quoi ! c'est le Roi ?	Le Roi, le Roi, Voilà le Roi.
Milord, Milord, Répondez-moi.	Ah ! Sire, excu- sez-moi : Sire, pardonnez- moi.	C'est le Roi ; Voilà le Roi ; Quoi ! c'est le Roi ?
	C'est le Roi ? Quoi ! c'est le Roi ?	
Paix.		

LE ROI

LE ROI, *après avoir fait signe à tout le monde de se taire.*

Milord, que veux dire Richard touchant cette fille ?

LUREWEL.

Ah ! Sire, cette misère-là ne mérite pas l'attention de votre Majesté....

RICHARD.

Que ne m'est-il permis....

LE ROI.

Paix, Richard. Dites-moi la vérité, Milord.

LUREWEL.

Sire, une petite fille, une infortunée, une orpheline de ce canton que ce drole-là....

LE ROI

Songez que vous me parlez.

LUREWEL *un peu dépité.*

Que.... que j'ai prise sous ma protection, parce que.... parce que Richard vouloit l'épouser malgré elle....

JENNY *sortie de la porte où elle écoutoit.*

Malgré moi ! (*se jettant aux genoux du Roi.*)
Ah ! Sire !

LE ROI.

Hé bien, Milord !

LUREWEL.

Je crois que votre Majesté veut bien me rendre assez de justice....

ET LE FERMIER. ACTE III. 67

LE ROI.

Si je vous la rendois Sortez de ma présence.

LUREWEL *au Courtisan.*

Milord, vous sçavez que mon idée

LE COURTISAN.

Ah ! si, Milord, c'est une action infâme, (*& du côté du Roi,*) Sire, c'est une action infâme.

LUREWEL *à part.*

Où nous entraîne une première injustice !

LE ROI *suit Lurewel des yeux.*

Voilà donc comme les Rois sçavent la vérité.

RICHARD.

Excusez, Sire, si

LE ROI.

Richard, donnez-moi mon épée. Avez-vous là des chevaux ?

RUSTAUT.

Oui, Sire, voilà des Chasseurs qui arrivent de tous les côtés de la Forêt pour s'informer si je ne sçavons pas ce qu'vous étiez devenu.

LE ROI.

Richard, recevez-la de ma main ; je vous ennoblis.

RICHARD.

Sire, qu'ai-je fait pour mériter cette faveur ?

LE ROI.

Si la noblesse est faite pour décorer les vertus, c'est à la vérité qu'elle doit préférence.

RICHARD.

Je ne dois peut-être cela qu'à mon état, Sire ;
reprenez votre noblesse, & laissez-moi ce qui la
mérite.

LE ROI.

Ah ! Lurewel , quelle distance ! Jenny , vous
m'avez prié de votre noce , je la ferai. Richard ,
je me charge de la dot. Adieu , Madame ; adieu ,
Petite.

SCENE X V.

JENNY , BETSY , LA MERE.

BETSY.

MA mere , c'est donc là un Roi ?

LA MERE.

Hé ! vraiment oui , petite bête. Mais
mais mais je n'en reviens pas !

JENNY.

Ah ! ma tante , quel bonheur ! A-t-il dit quand
notre noce se feroit ?

LA MERE.

Ah ! si j'avois sçu que c'étoit le Roi ! moi qui
avois des poulets tout prêts.

(On entend un prélude de Cors.)

SCENE XVI. & dernière.

RICHARD, JENNY, BETSY,
LA MERE, RUSTAUT, CHARLOT.

RICHARD.

LE Roi est monté à cheval ; ah , Jenny !

JENNY.

Ah , Richard !

CHŒUR.

JENNY , RICHARD , BETSY , LA MERE ,
& les deux Gardes

Que du ciel la bonté suprême

Accorde au Roi les jours les plus nombreux.

Jenny. Ah ! Richard , je pense de même.

Richard. Ah ! Jenny , je pense de même.

Betsy. Hé bien ! moi , je pense de même.

La Mere. Ah ! mon fils , je pense de même.

Notre bonheur fait tous ses vœux ;

Il ne voit dans le diadème

Qu'un moyen de nous rendre heureux.

Que du ciel , &c.

VAUDEVILLEE.

RUSTAUT.

Ne perdons jamais l'espérance ,

L'orage écrase nos Forêts ;

Mais l'orage amène la paix ,

Et de là ton bonheur commence.

Il ne faut s'étonner de rien ,

Il n'est qu'un pas du mal au bien.

CHARLOT.

Ce n'est pas assez de la quête ;
 Il faut lancer , chasser , forcer ,
 Se fatiguer , se harasser ,
 Mais enfin nous prenons la bête ;
 Il ne faut s'étonner de rien ,
 Il n'est qu'un pas du mal au bien.

L A M E R E.

Lorsque j'élevois ton enfance ,
 Tu m'as donné bien du chagrin ,
 Tu n'étois qu'un petit coquin ,
 Mais tu passes mon espérance.
 Il ne faut , &c.

B E T S Y.

L'événement m'a fait connoître
 Que j'ai bien placé mon bouquet ;
 Pour me payer de mon soufflet ,
 Le Roi me mariera peut-être.
 Il ne faut , &c.

J E N N Y.

Je sçais que la peine est extrême ,
 Même dans un ménage heureux :
 Quand on souffre , on souffre pour deux ;
 Mais avec un Epoux qu'on aime ,
 Il ne faut , &c.

R I C H A R D.

Le chagrin imprime sa trace
 Sur l'amour & sur la gaieté ;
 Aujourd'hui quelle adversité !
 Viens , ma Jenny , que je t'embrasse.
 Il ne faut , &c.

F I N.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; A nos amés & féaux- Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre amé Claude-Jean-Baptiste HERISSANT fils, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Le Roi & le Fermier, Pièce de Théâtre; & autres Ouvrages de M. Sedaine. La Musique de la Pièce intitulée : Le Roi & le Fermier, & autres Oeuvres de Musique de M**** s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A C E S C A U S E S, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que cesdites Présentes seront enregistrées tout-au-long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier &

beaux caractères, conformément à la feuille imprimée ; attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10. Avril 1725. Qu'avant que de les exposer en vente , les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages , seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France , le Sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur BERRYER : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit exposant , & ses ayans cause , pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes , qui sera imprimée tout-au-long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission , & non-obstant clameur de Haro, Charte Normande , & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le neuvième jour du mois de Juin , l'an de grace mil sept cent soixante-deux , & de notre Regne le quarante-septième. Par le Roi en son Conseil.

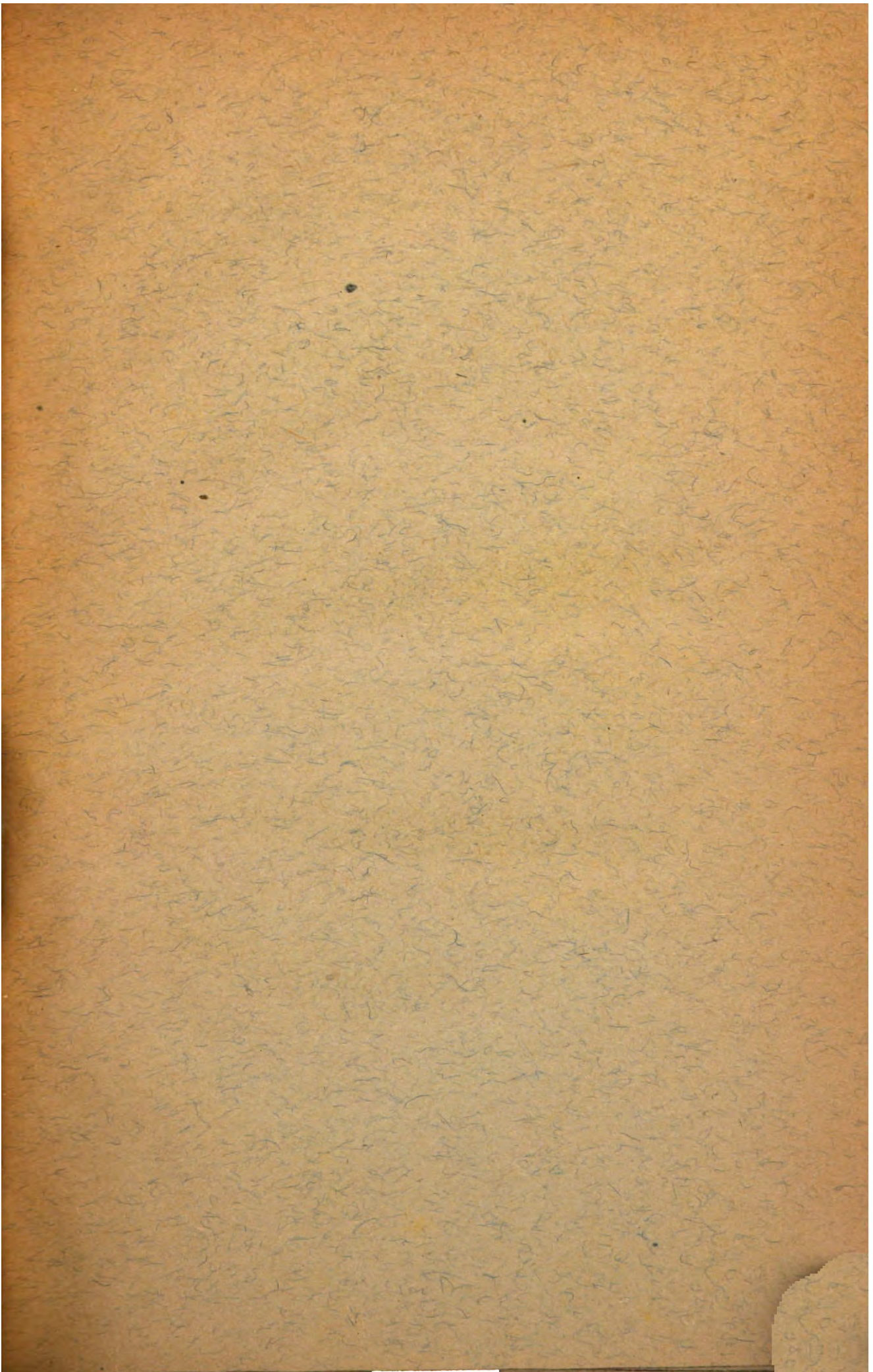
LE BEGUE.

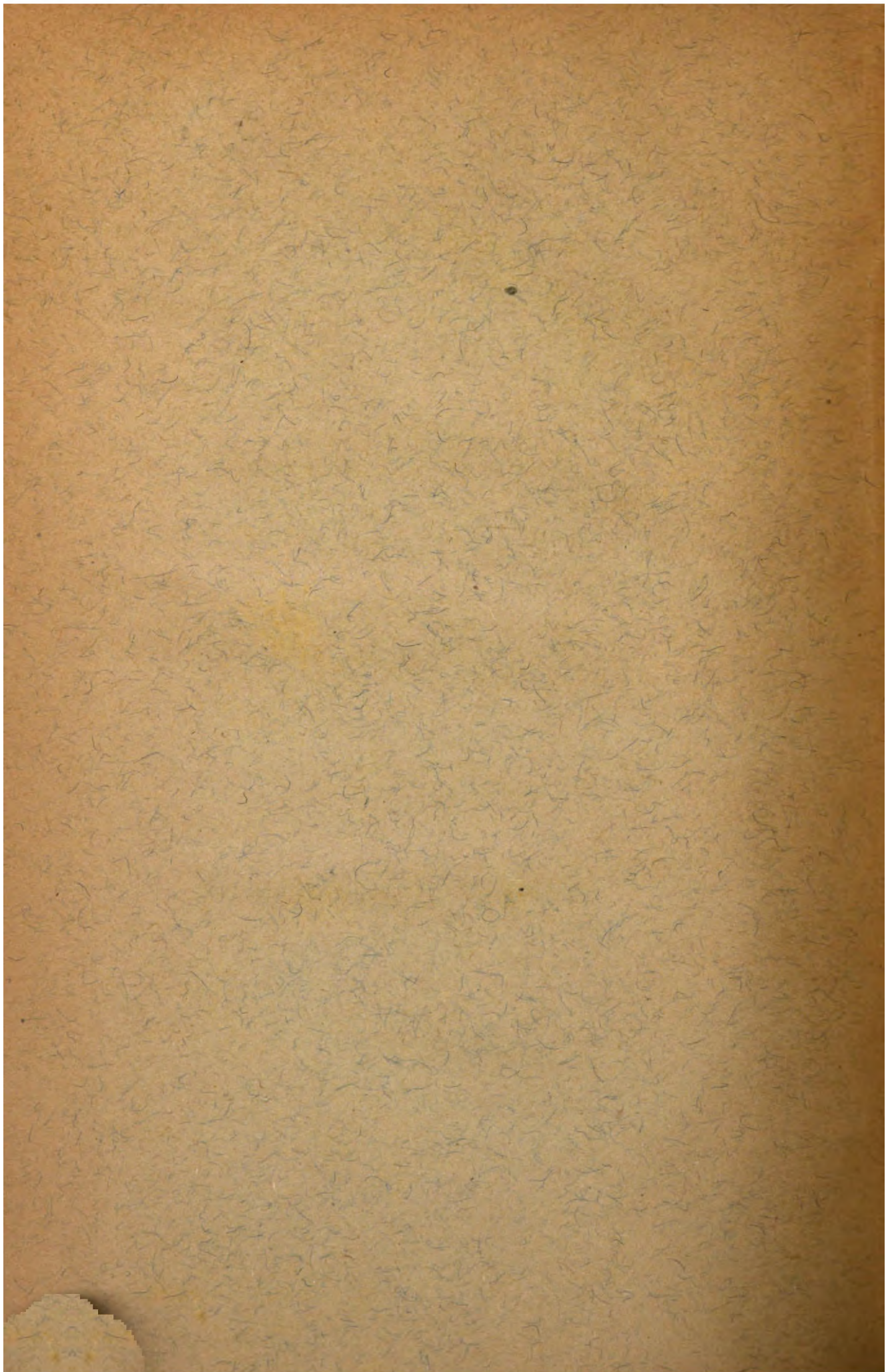
Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N^o. 698. fol. 324. conformément au Règlement de 1723. A Paris le 27. Août. 1762.

LE BRITON, Syndic.



35666016





1000



